

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 10

Artikel: La petite reine : [suite]
Autor: Moléri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cette gueuse de porte ne ferme rien qui vaille,
Elle a crouïes engons et mauvaise saraille ;
Il faudra ça changer. Maintenant allumons ! . .
Dôtez ce baignolet, remuez ces copons
Que la Luise a posés dessus cette banchette,
Mettez-les par là-bas en haut vers la quiessette,
Puis poussez la banchette ici le long du feu,
Vous y pouvez bien trois en vous coignant un peu.
Aiguille-toi, petiot, sur la seille à campôte
Mets-t'y à croupeton, car elle est un peu haute ;
Et vous deux, renversez cette mé à botson
Mais ne cambez qu'un pied, restez à cambillon.

A présent, écoutez : je vais sur mes huitante,
Je suis de l'autre siècle, étant né en noinante ;
Ecoutez mes conseils, la mort peut s'y venir
Et je veux vous causer devant que de mourir.

Gardez-vous, mes enfants, de devenir des drôles
Qui s'en vont rodasser et sautent les écoles ;
Recordez vos leçons, apprenez à chiffrer
Car au jour d'aujourd'hui il se faut instruyer.
Si quand vous serez grands, vous n'êtes pas des bêtes
On vous nommera, bien si vous êtes honnêtes,
Conseiller, assesseur, ou bien municipal
Et su le militaire on devient caporat.
Et pi si l'on a bien appris son catéchime
On peut, sans dépenser une seule centime
Au conseil de paroisse arriver. Non de non !
Quel honneur, quel plaisir, quand on va au sermon
Et qu'on voit sur les bancs, tout près, vers le ministre
Un parent du conseil. Et pi sur un registre,
On relève son nom. Tout ça, mes chers enfants,
Ça montre aux autres gens qu'on est pas des bedans.

Avec les animaux, qu'on soit toujours bien sage ;
Ne les brigandez pas. En champ, au labourage,
Accueillez doucement, car vaches et mojons,
Bœufes, cabris, chevaux, juments, chèvres, moutons,
Méritent tous nos soins ; ils font notre richesse.
Soyez gentis pour eux ; des fois une caresse
Peut nous les attacher ; ils sont reconnaissants
Souvent bien plus, ma foi, que nos propres enfants.
Soyez toujours recta pour faire la pâture,
Pour les vaches surtout, car moi je vous assure
Que sans ça, ça va mal et si l'on veut du lait
Nourrissez, nourrissez ; sinon le livre est blet.
Amolliez comme il faut avecque graisse ou crache,
Le lait gicle plus châ des tétets de la vache ;
Et quand dans le seillon le lait chaud a piclé,
Le fruitier est tout bon si le gé est gonflé.
Il faut quand vous traîsez que votre éze soit nette
Sans quoi malheur à vous si l'on sort l'éprouvette.
Ayez bien soin d'avoir les borancles fermés
Quand vous battez au flot, car quelques yeux crevés
Pourraient bien vous porter gravement préjudice
Si vous éborniez soit vache, soit genisse.

Ne chicaniez jamais le mâcle,
Ni le colliard, ni le bocan,
Car ça serait bien un miracle
Si l'un d'eux restait bon enfant.
Pour vous turther, baissant la tête,
Ils s'embrient : gâ de devant !
Ma foi, qui chicane une bête
S'il est puni, c'est bien son dan.

Ne tourmentez jamais, ni merles, ni quînsons,
Ni corbeaux, ni moineaux, car par eux les coitrons
Sont mangés et détruits. L'oiseau tue les voires
Et ça nous fait toujours un peu moins de cancoires.

Hirondelle, mayenche et le chardignolet,
Pour nos fruits, nos jardins, de Dieu sont un bienfait.
Aussi, mes bons amis, ne tendez plus de gébes
Et c'est quasu mal fait de tirer caille et grêbes ;
Mais pour l'agace alors et pour les bonoiseaux,
Escofiez les tous, les petits et les gros.
(A suivre). C. C. D.

Nous lisons dans la chronique scientifique du
Journal des Débats :

« Avis aux amateurs de petits pois, flageolets et autres conserves alimentaires ! Dans un rapport au Conseil de salubrité, M. Pasteur signale les faits suivants : Sur quatorze boîtes de conserves de petits pois prises au hasard et achetées chez les marchands des grands quartiers de Paris, dix renfermaient du cuivre, et quelquefois jusqu'à un dix millième environ du poids total de la conserve, abstraction faite du liquide qui baigne les petits pois. Ce dernier en renferme quand les petits pois en renferment, mais en quantité beaucoup moindre. Le cuivre se fixe particulièrement à l'état insoluble dans la matière solide des petits pois, notamment dans la partie légumineuse, sur l'enveloppe corticale extérieure.

Il n'est pas besoin, d'être chimiste, pour savoir si une conserve de petits pois renferme du cuivre. M. Pasteur a reconnu que les conserves renferment toujours du cuivre toutes les fois qu'elles offrent, même à un faible degré, la teinte verte des petits pois naturels. Les conserves qui n'en renferment pas ont au contraire une teinte jaunâtre non mélangée de vert. Il n'existe pas, dans l'état actuel de l'industrie des conserves alimentaires, de procédé permettant de fabriquer des conserves de petits pois avec teinte verte sans addition d'un sel de cuivre. Par conséquent, tous petits pois conservés se rapprochant, par la teinte, des petits pois nouveaux, sont additionnés de cuivre. »

C'était après 1845, au temps où les divisions politiques avaient fait des aristos, des gripioux et des radicaux. Un maçon construisait un mur, dans une campagne aux environs de Lausanne. Le travail terminé, le propriétaire vint examiner l'ouvrage.

Mais ce mur est tout de bisingue, malheureux ! il tombera bientôt, comment avez-vous pu faire une pareille besogne ?...

Est-ce que j'en peux mais ! répliqua notre maçon ; c'est la faute à ce tonnerre de Francillon. Est-ce qu'il ne m'a pas vendu un fil à plomb tout courbe, parce que je ne suis pas de son parti ?...

LA PETITE REINE

II

— Que viens-je d'apprendre, maître Fréron ? Le roi ne pourra tenir audience aujourd'hui !

— Hélas ! on vous a dit la vérité, monseigneur.

Le connétable frappa du pied avec impatience.

— Il faut pourtant en finir avec ces éternels ajournements. Voilà quatre mois que le crime a été commis. Le peuple est mécontent; lui donnerons-nous le funeste spectacle de l'impunité devenu un privilège du rang? Le meurtrier, réfugié dans ses Etats, arme ses forteresses et lève des troupes; laisserons-nous fondre sur la France, déjà si éprouvée, ce double danger: les Anglais et les Bourguignons? Non, cela ne peut être. Allons, maître Fréron, il s'agirait seulement de mettre le roi en état de sanctionner par sa présence un arrêt rendu par son conseil.

— Monseigneur, répondit Fréron, j'ai usé de tous les moyens que la science m'a enseignés; mais je dois avouer que mes efforts sont demeurés impuissants.

— Dieu n'aura donc pas pitié de notre malheureux pays! fit le connétable avec découragement.

— Ne désespérez pas encore, monseigneur, dit Odette, je dois sans doute m'incliner devant le savoir et l'expérience de maître Fréron; je ne saurais pourtant me résoudre à croire que l'état du roi soit aussi grave qu'il paraît le craindre.

— Soit, répliqua Fréron; je ne m'opposerais même pas à ce qu'on en fit l'épreuve; mais il faudrait d'abord vaincre l'obstination du roi à repousser toute espèce de soins. L'écrivain et le barbier ne peuvent approcher de sa personne; il refuse absolument de changer de linge; ses vêtements sont souillés et déchirés; oseriez-vous le produire en cet état dans une audience solennelle, et compromettre ainsi la majesté royale?

— Je croyais, dit le connétable, qu'en une pareille occasion, il y a quelques années, on était parvenu à surmonter cette difficulté.

— C'est vrai, répondit Fréron, et voici le moyen qu'on employa: on fit saisir le roi pendant une nuit par dix hommes robustes, déguisés en diables...

Odette et le connétable jetèrent un cri d'indignation. Fréron continua:

— Le malheureux prince, pétrifié de terreur à l'aspect de ces hommes, se laissa laver et habiller par eux sans résistance; mais le lendemain il eut une crise violente, et de longs mois s'écoulèrent sans qu'il retrouvât un de ces éclairs de raison qui parfois encore lui permettent de faire acte de royauté. Etes-vous d'avis, monseigneur, qu'on ait aujourd'hui recours à ce moyen imaginé alors par la reine, et pratiqué depuis, avec variantes, en maintes circonstances?

— Dieu m'en garde, maître Fréron! Et cependant...

— Je suis convaincue, interrompit Odette, que la persuasion, la douceur, et peut-être un peu de ruse réussiraient beaucoup mieux que ces odieuses et cruelles mascarades.

— Je crois, dit le connétable, que, si demoiselle Odette voulait faire une tentative...

Un grand bruit de voix et de pas, qui se fit entendre dans la pièce voisine, empêcha le connétable d'achever.

Tout à coup une porte brusquement ouverte laissa paraître le roi. Il avait les yeux hagards, les cheveux et les vêtements en désordre. Il entra précipitamment, criant d'une voix rauque:

— Je ne veux pas! Je ne veux pas!

Et courut se blottir dans l'embrasure d'une fenêtre.

Le connétable était interdit.

— Vous avais-je trompé, monseigneur? dit Fréron.

Odette, après avoir considéré quelques instants le roi d'un œil ému, se retourna vers le connétable et Fréron.

— Je vous en supplie, leur dit-elle, empêchez qu'on ne poursuive jusqu'ici notre pauvre malade, et laissez-moi seule avec lui.

— Obéissons, dit Fréron en entraînant le connétable; là où la science se déclare impuissante, l'œuvre de la charité commence.

Le bruit s'était éloigné; bientôt on n'entendit plus rien. Le roi se rassura peu à peu; il regagna, en marchant sur la pointe des pieds, la porte par laquelle il était entré, avança avec précaution la tête dans l'autre pièce, et s'assura, en regardant à droite et à gauche, qu'il ne s'y trouvait plus rien de suspect.

— Partis!... les hommes noirs sont partis, fit-il à demi-voix et avec un air de satisfaction.

Puis, ayant refermé la porte, il en poussa le verrou.

— Comme ça, dit-il, ils ne reviendront plus.

Odette avait suivi d'un œil inquiet tous les mouvements du roi.

— On avait pourtant, pensait-elle, résolu de renoncer à la violence; qui donc a osé?...

Et cédant à un mouvement d'indignation, elle s'écria involontairement:

— Oh! encore la reine!

Le roi, qui se croyait seul, tressaillit; il fit quelques pas pour fuir, et se trouva en présence d'Odette.

— Vous ai-je fait peur, Charles? lui dit-elle avec douceur.

— Oh! non, répondit-il; tu ne m'as jamais voulu de mal, toi... Ce n'est pas comme ces vilains hommes noirs...

— Quels hommes noirs?

— Ceux qui me poursuivaient tout à l'heure.

— Et pourquoi vous poursuivaient-ils?

— Tu ne devines pas?... ils voulaient m'arracher ma couronne et me jeter dans un cloître.

— Vous vous êtes mépris peut-être sur leurs intentions.

Le roi frappa du pied avec violence, comme un enfant que l'on contrarie:

— Je te dis que c'était ma couronne qu'ils voulaient... Tiens, continua-t-il, le regard fixe, la physionomie bouleversée, il me semble que je les vois encore... Ils essaient avec leurs ciseaux de me raser la tête comme à un moine; leurs mains se portent sur moi pour me dépouiller de mon vêtement royal; ils vont jeter sur mon corps une robe de bure... Arrière, traîtres! Je ne veux ni de votre froc ni de votre tonsure!

Il s'arrêta un instant et reprit d'un ton plus calme:

— Que pouvais-je contre dix? je n'avais point ma hache d'armes!... Mais je suis parvenu à leur échapper en me réfugiant ici.

Et il ajouta d'une voix suppliante:

— S'ils reviennent, promets-moi de ne point leur ouvrir.

— Je vous le promets, Charles.

— Je te crois... tu ne m'as jamais trompé... Ainsi personne n'entrera ici?

— Personne.

— A la bonne heure... Nous allons causer: le veux-tu?

— Certainement.

(A suivre.)

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Nous ne pouvons que nous associer aux éloges que tous nos confrères de la presse ont faits de *La Fille de l'air*, qui sera donnée demain pour la troisième fois. Tout est joli, convenable, gracieux dans cette pièce féérique, dont la mise en scène fort compliquée suivant les ressources de notre machinerie, a dû coûter beaucoup de peine et de frais.

Franchement, il n'est pas possible de passer au théâtre une plus agréable soirée. Nos aimables artistes transformés en génies, aux ailes chatoyantes, luttent de souplesse et de grâce. De nombreuses surprises de mise en scène entretiennent sans cesse la gaieté, et provoquent l'hilarité générale, lorsque notre excellent comique, jouant le rôle d'un vieux vent, y ajoute son souffle et ses bons mots.

La danse du cimetière, au 4^{me} acte, est un tableau des plus enchanteurs, toujours bissé et applaudi par la salle entière.

Demain, la 3^{me} représentation aura, nous n'en doutons pas, le même succès que les deux précédentes.